

L'expérience de mobilité des étudiants Erasmus : les usages inégalitaires d'un programme d'échange. Une comparaison France/Angleterre/Italie

• **Magali Ballatore** *

Docteure en Sociologie des Universités de Turin et d'Aix-en-Provence

Introduction

Les migrations étudiantes en Europe ne sont pas nouvelles. Toutefois, le Programme Erasmus a institué un type de mobilité qui n'est pas sans conséquences pour des systèmes d'enseignement supérieur européens et des pays qui recourent à des pratiques sélectives, productives et intégratives particulières. Au-delà de la satisfaction largement affichée par les participants dans les trois pays où sont nées les Universités (Italie, France et Angleterre), l'analyse des trajectoires des jeunes étudiants Erasmus permet de poser la question de la stratification des systèmes éducatifs européens et de leur démocratisation. Cette étude s'inscrit à la fois dans une série d'interrogations sur la sélection des étudiants en rapport avec le lieu d'étude, le cursus suivi (questions que nous pourrions qualifier d'anciennes et classiques en sociologie de l'éducation), mais aussi sur le rapport aux savoirs, les pratiques, les représentations des étudiants et leur insertion professionnelle. Le programme d'échange Erasmus a été analysé

sous trois angles : sa sélectivité, les pratiques qu'il engendre, et la socialisation secondaire, les nouvelles formes de migration qu'il produit en Europe.

Le programme Erasmus préfigure-t-il ou accompagne-t-il la formation d'une hiérarchie sociale et scolaire en Europe ? Aujourd'hui en France, en Italie et en Angleterre, l'exclusion ne s'opère plus seulement au sein de l'enseignement secondaire, mais aussi, progressivement et insensiblement, tout au long du parcours d'études universitaires. Se développent, en Italie et en France surtout, des formes, souvent déniées, d'élimination différée (avec les abandons et les *fuori corsi*¹), mais aussi un phénomène de relégation dans des filières de second ordre, qui implique un effet de marquage et de stigmatisation. Dans ce contexte, la mobilité institutionnalisée pourrait permettre, entre autres, à des étudiants engagés dans des filières aux titres dévalués, de tirer leur épingle du jeu et de se voir reconnaître une certaine spécificité que la rareté de la pratique rend encore possible. L'institutionnalisation, comme le souligne

* *Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail - CNRS, UMR 6123, LEST, 35 Avenue Jules Ferry, 13626 Aix-en-Provence cedex magali.ballatore@univmed.fr*

Note méthodologique :

On a choisi d'effectuer une recherche comparative internationale par étude de cas, en comparant plusieurs pays qui appartiennent à des aires géographiques différentes (de l'Europe méditerranéenne à l'Europe du nord, en passant par l'Europe continentale), dont les traditions migratoires et académiques varient considérablement. Le choix des pays a été déterminé par la différenciation opérable entre pays "exportateurs" et pays "importateurs" en matière d'échanges et de mobilité. Le choix des institutions, pour l'étude de cas, a consisté à prédéfinir des traits communs, des critères, pour éviter un certain nombre de biais dans la comparaison. On a donc choisi des universités pluridisciplinaires dans des grandes villes de province d'une taille à peu près identique, et dont la création est antérieure aux années de la massification scolaire. On a aussi privilégié un croisement des méthodes d'enquête (quantitatives et qualitatives), utilisées simultanément, pour éviter ce que les anglo-saxons nomment "the tunnel vision". Chaque méthode révèle ses propres aspects et part de la réalité sociale. A partir des trois universités choisies, il est certes difficile de généraliser à l'ensemble de la population mère, mais, par contre, il est possible d'avancer des propositions plus générales à partir de l'induction analytique.

Les entretiens analysés	Etudiants Erasmus	Responsables Erasmus	Responsables SRI	Total
Université de Provence	1	5	2	23
Université de Turin	12	5	1	18
Université de Bristol	9	7	1	17
Total	37	17	4	58

Analyse entretien par entretien + analyse thématique + analyse lexicale par HYPERBASE

Les questionnaires analysés	Population Erasmus	Population témoin	Total
Université de Provence	155	105	260
Université de Turin	127	153	280
Université de Bristol	82	136	218
Total	364	394	758

Traitement statistique par SAS.

Bourdieu (1979), est une des formes la plus accomplie de reconnaissance sociale, car elle procure les profits de dignité et de respectabilité des entreprises "d'intérêt général", tout en promettant de satisfaire les intérêts particuliers. Parmi ces derniers, on peut discerner deux niveaux : le niveau institutionnel et le niveau individuel.

Un programme qui reproduit des affinités électives entre établissements

Certes, de manière générale, la croissance quantitative des mobilités étudiantes est manifeste

mais, au sein de chaque pays, à un même niveau scolaire, existent de fortes disparités entre les universités, les écoles et les filières. Les flux migratoires empruntent aussi, bien souvent, les mêmes routes que par le passé. Les étudiants en mobilité institutionnalisée proviennent majoritairement d'institutions sélectives – en France : écoles d'ingénieurs, de commerce, grandes écoles, filières sélectives des universités, etc. – et s'orientent vers l'ouest et le nord de l'Europe. Malgré le principe de réciprocité à la base du programme d'échange, la mobilité institutionnalisée ne semble pas contribuer à des innovations significatives en matière migratoire. Les

affinités sélectives entre pays et institutions déjà existantes persistent. Chaque destination, comme chaque université, semble posséder sa propre valence sélective et se voit inscrite dans une hiérarchie. Le Programme Erasmus est confronté à des intérêts économiques et institutionnels divergents selon la structure et la sélectivité des systèmes d'enseignement supérieur des pays participants (Ballatore & Bloss, 2008). Ainsi, au Royaume-Uni, pendant que le gouvernement britannique diminue, chaque année, le montant de son aide publique par étudiant², les universités multiplient les initiatives pour augmenter leurs ressources. Or, il y a une forte demande de mobilité en Europe vers le Royaume-Uni. Ce dernier est un pays essentiellement "importateur" d'étudiants Erasmus, qui s'acquittent seulement de leurs frais d'inscription dans leurs universités d'origine respectives. "Recruter" des étrangers extra-européens est donc une stratégie "rentable", alors qu'accueillir des Européens a un coût certain. Pour les sortants des universités britanniques, faire une année à l'étranger est aussi "onéreux". En effet, à Bristol, les formations de Licence avec une année d'étude à l'étranger – *Bs with Study in Continental Europe* – conduisent presque systématiquement à la prolongation des études d'un an. En 1990-1991, Teichler & Maiworm³ relèvent un degré de reconnaissance des études à l'étranger de plus de 70% chez les étudiants Erasmus et un degré de "non prolongation"⁴ de 54%. Malgré une reconnaissance des études bien établie, en principe, par les institutions françaises, au Royaume-Uni par exemple, aujourd'hui encore, les établissements d'enseignement supérieur n'intègrent guère les séjours Erasmus dans les cursus et les systèmes d'évaluation "traditionnels". Ce qui se traduit par des échanges peu nombreux et tendancielle-ment en baisse. Parallèlement à cette diminution des échanges avec le Royaume-Uni, la part d'étudiants Erasmus séjournant dans un des pays scandinaves, où les enseignements sont majoritairement dispensés en langue anglaise est en hausse constante : entre 2003-2004 et 2004-2005, on enregistre un accroissement de 11,7% pour ces derniers.

En Italie, d'après l'étude de l'observatoire statistique de l'université de Bologne, sur 40.000

diplômés de l'année 1999, et conduite dans 18 universités italiennes sur tout le territoire⁵, les établissements possédant le pourcentage le plus élevé de diplômés Erasmus (supérieur à 10%) se trouvaient tous situés au nord de Rome – Trento, Sienne, Trieste, Venise, Polytechnique de Turin et Florence). L'école polytechnique de Turin (*Politecnico di Torino*), réputée historiquement pour avoir formé les ingénieurs de la FIAT, a de nombreux contrats avec des écoles françaises d'ingénieurs (plus de dix), alors que l'Université polytechnique de Bari, localisée dans la région des Pouilles, n'enregistre que de rares échanges avec des écoles d'ingénieurs françaises (moins de cinq). De même, l'Université *Politecnico di Torino* a, parmi ses partenaires, plus de dix universités britanniques, alors que le *Politecnico di Bari*, en compte à peine deux : Coventry University et Loughborough University, toutes deux peu prestigieuses. Ce sont donc les universités anciennes en Angleterre, les Ecoles d'ingénieurs en France et les filières sélectives des universités en Italie qui participent le plus aux programmes d'échange dans leurs pays respectifs.

Des étudiants aux parcours scolaires rapides et socialement favorisés

Les institutions d'enseignement supérieur européennes se structurent donc dans l'ordre des inégalités de prestige entre établissements et, plus largement, entre aires culturelles. Cet ordre affecte aussi, pour une part, la morphologie sociale de la population étudiante Erasmus. Les résultats de notre enquête montrent ainsi une surreprésentation significative des catégories sociales favorisées parmi les étudiants Erasmus, et ce, de façon d'autant plus nette qu'elle concerne des disciplines où les langues ne font pas partie des enseignements obligatoires⁶. Au sein des universités massifiées, la mobilité institutionnalisée semble être un moyen de se distinguer. Ainsi, à l'Université de Turin, en 2004-2005, et pour toutes disciplines confondues, environ 63% des étudiants Erasmus avaient un père appartenant aux catégories professionnelles intermédiaires et supérieures, contre 36,7% de la population étudiante "sédentaire".

A l'Université de Bristol, la surreprésentation est moins évidente, car la sélection sociale à l'entrée y est déjà largement accomplie.

Cette surreprésentation des catégories sociales moyennes et supérieures parmi les étudiants Erasmus français et italiens est compréhensible, car que ce soit à Turin ou à Aix-Marseille, le personnel des services des relations internationales, ainsi que les enseignants et étudiants rencontrés, précisent que les familles doivent faire l'avance des frais engagés pour le voyage, le logement et la vie dans le pays d'accueil. En effet, le paiement intégral des bourses est conditionné par le retour de la fiche de présence avec la date de partance et le tampon de l'université d'accueil. Une partie non négligeable des sommes allouées n'est donc perçue par l'étudiant qu'à son retour. Seuls 11% des étudiants Erasmus de l'Université de Provence, en 2004-2005, disent ne pas avoir reçu d'aide financière de leurs parents pour leur séjour à l'étranger. 61% d'entre eux en ont reçu un mensuellement et 28% occasionnellement. Pour les étudiants Erasmus italiens interrogés, les proportions sont respectivement de 4% (aucune aide), 69% (aide mensuelle), et 27% (aide occasionnelle). L'importance de l'aide financière parentale que reçoivent les étudiants Erasmus turinois peut se comprendre, d'une part, par l'absence de bourses de mobilité régionale ou départementale dans ce pays : seules les facultés peuvent attribuer une aide financière, variable d'un département à l'autre et, dans tous les cas, jamais supérieure à une centaine d'euros par mois. D'autre part, elle est en partie due à une aide de l'Etat relativement basse, que ce soit pour l'ensemble des étudiants ou ceux d'origine sociale défavorisée, selon l'étude EURO STUDENT 2005⁷. De manière générale, à l'Université de Bristol, on trouve beaucoup moins de personnes exonérées de frais d'inscription par rapport à la moyenne nationale, ce qui met en lumière la composition sociale de la population étudiante de cette université "grégorienne" et réputée.

De plus, les étudiants Erasmus ont souvent un parcours scolaire rapide ; ils redoublent moins, sont plus assidus, et obtiennent de meilleurs résultats que leurs confrères sédentaires. Ils ont aussi un passé migratoire riche.

L'environnement matériel et immatériel de ces étudiants joue un rôle indirect dans un processus d'apprentissage de l'international, dans une socialisation bien particulière qui influence à divers degrés leur mobilité (Wagner, 1998). Le fait d'avoir beaucoup voyagé, déménagé dans son enfance ou d'avoir effectué des séjours linguistiques ne donne-t-il pas une certaine pratique de la mobilité qui prédispose les étudiants à de nouveaux déplacements ? Les étudiants Erasmus interrogés proviennent en grande majorité de milieux sociaux où le voyage, voire le cosmopolitisme, font partie de l'histoire familiale. Dans les filières les moins "pourvoyeuses" d'étudiants Erasmus, où l'apprentissage des langues est optionnel, ces derniers ont ainsi un passé migratoire d'autant plus riche que l'origine sociale est élevée. Le fait d'avoir habité en cité universitaire (*in collegio* dans le cas italien) et/ou d'avoir expérimenté la mixité ethnique et culturelle est aussi un facteur qui semble influencer le désir de migrer vers des horizons plus lointains. L'étude de l'IARD de Buzzi, Cavalli & De Lillo de 2002⁸ montre que moins d'un quart des jeunes italiens sont allés à l'étranger dans les douze derniers mois qui ont précédé leur enquête, alors que, parmi les étudiants Erasmus interrogés lors des entretiens, comme dans notre questionnaire, la plupart avaient franchi les frontières de l'Etat dernièrement. Du croisement des réponses aux questions relatives aux différentes formes de mobilité (déménagements, changements d'établissements, séjours linguistiques) du questionnaire, il ressort que moins de 5% des étudiants Erasmus de l'Université de Provence n'ont connu aucune forme de mobilité, contre 40% dans la population témoin.

Pour des raisons contraires, la différence est moindre à Bristol et à Turin. A Bristol, la population étudiante sédentaire est globalement plus mobile, et à Turin, la population des étudiants Erasmus l'est moins. Ceci est évidemment à mettre en rapport avec la composition sociale de ces populations dans les universités choisies pour l'enquête. De même, en France et au Royaume-Uni, une part non négligeable des étudiants Erasmus interrogés est issue de familles mixtes – en ce qui concerne l'origine géographique. Certains ne possèdent même pas

la nationalité du pays de leur institution d'origine ou ont une double nationalité. En 2004-2005, c'est le cas de 8% des sortants de l'Université de Bristol et de 5% de ceux l'Université de Provence. Pour eux, s'expatrier fait sens au regard de l'histoire familiale.

Le choix de la langue, à l'entrée en sixième, et celui de la filière d'enseignement secondaire pour les étudiants Erasmus sont également de puissants indicateurs de la spécificité éducative des étudiants mobiles. Ils montrent la reconnaissance sociale et scolaire variable des différentes langues, mais aussi dévoilent les stratégies parentales. Ainsi, parmi les étudiants Erasmus turinois, passer par des "classes expérimentales" qui organisent, chaque année, des voyages scolaires à l'étranger, n'est pas rare, et la quantité comme la variété des langues étrangères étudiées sont à souligner. De même, à l'Université de Provence, en 2004-2005, les

étudiants Erasmus étaient plus de 85% à avoir obtenu leur bac en avance ou "à l'heure", contre 61,9% dans l'échantillon d'étudiants "sédentaires".

Mais de quel baccalauréat s'agit-il ? Là encore, les étudiants Erasmus se distinguent. Plus de 95% d'entre eux ont passé un baccalauréat général : Scientifique (S), littéraire (L) et économique (ES)⁹. Alors que parmi l'ensemble des inscrits, cette année-là, ils n'étaient que 85% dans ce cas (83,8% parmi la population témoin enquêtée). L'absence d'étudiants en possession d'un baccalauréat professionnel, parmi les Erasmus interrogés par questionnaires et entretiens lors notre enquête, mérite aussi d'être relevée.

Les tableaux 1 et 2 montrent les résultats obtenus au baccalauréat par les étudiants Erasmus. Par rapport à l'ensemble des inscrits, en 2004-2005, à l'Université de Provence, nous consta-

Mention	Population Erasmus	Population témoin	Ensemble des inscrits en 2004-2005
Passable	41,5	78,1	64,3
Assez Bien	37,0	19,1	27,4
Bien	8,2	2,8	9,1
Très Bien	3,3	0	1,9
Total	100 (N=155)	100 (N=105)	100 (N=20.313)

Source : Enquête par questionnaire et chiffres de l'OVE de l'Université de Provence pour l'ensemble des inscrits

Tableau 1. Mention obtenue (en pourcentage) au Baccalauréat par les étudiants Erasmus et les étudiants "sédentaires" de l'Université de Provence (2004-2005)

Maturità	Erasmus	Témoin	Première inscription en 2004-2005
Classica	26,8	17,6	11,0
Scientifica	37,8	31,4	30,6
Linguistica	18,1	6,5	3,3
Istituto tecnico	7,8	27,4	29,1
Istituto professionale	1,6	1,9	8,9
Istituto magistrale	0,8	2,0	5,9
Altra scuola/maturità	7,1	13,1	11
Total	100 (N=127)	100 (N=153)	100 (N=11.473)

Source: enquête par questionnaire (2004 – 2005) et données du MIUR

*Ensemble des étudiants de l'université de Turin, 1ère immatriculation en 2004-2005. MIUR - Ufficio di Statistica. Indagine sull'Istruzione Universitaria.

Tableau 2. Répartition (en pourcentage) des étudiants Erasmus et "sédentaires" de l'Université de Turin par institution et type de baccalauréat (Maturità) (2004)

tons une surreprésentation des étudiants Erasmus parmi ceux en possession d'un baccalauréat avec mention. De même, à l'Université de Turin, les étudiants Erasmus obtiennent dans une plus large proportion la *Maturità classica, scientifica* et *linguistica*. Leurs homologues sédentaires sont plus nombreux à avoir fréquenté les instituts techniques et professionnels.

Enfin, ce qui est assez remarquable est l'ancienneté de la volonté du départ affichée par les étudiants Erasmus, qui s'observe par la précocité des démarches ou la soigneuse préparation que certains ont mise en place avant ou depuis leur entrée à l'Université. Ainsi, respectivement 78%, 60%, 50% des étudiants Erasmus sortants des universités de Bristol, de Turin et de Provence, désiraient faire ce séjour à l'étranger avant leur entrée à l'université. Nous sommes très loin d'une légèreté des décisions prises. En atteste également la fréquence du verbe "prévoir" (*prevedere, apply*) dans toutes ses conjuguaisons et extensions dans les discours. L'idée d'aller étudier dans une université étrangère ne vient pas spontanément.

L'empreinte sociale sur l'expérience Erasmus : se distinguer

Suivant la nationalité de l'étudiant, sa filière d'études et la destination choisie, le séjour Erasmus sera investi d'espoirs et d'enjeux bien différents. Pas plus que les étudiants "sédentaires", les étudiants "mobiles" ne constituent un groupe homogène, mais plutôt un ensemble fractionné d'étudiants inscrits dans des circuits institutionnels et sociaux différents. Nous allons donc observer maintenant en quoi les aspirations des étudiants Erasmus – souvent dépendantes de leurs caractéristiques sociales et scolaires et des conditions d'insertion sur le marché du travail dans leurs pays d'appartenance – les mènent à se comporter et à penser bien différemment à l'étranger.

La recherche comparative permet ici de faire la part entre ce qui est inhérent à toute migration et ce qui est plus spécifique à une population don-

née, ici étudiante, sélectionnée et relativement privilégiée. La plupart des travaux dans le domaine des migrations internationales ne s'intéressent pas aux pratiques à l'étranger des "élites" mobiles, car il est supposé que leurs déplacements sont sans conséquences et qu'ils ne défient pas l'ordre culturel dans les sociétés d'accueil. Leurs influences sont vues dans le sens de la convergence culturelle et de la similarité transnationale. Pourtant le déplacement géographique suppose deux changements sociologiques importants : un déplacement dans l'espace normatif et un éloignement du réseau personnel. L'étudiant Erasmus devient ainsi, par définition, un étranger.

L'origine sociale des étudiants Erasmus semble être la variable qui influence le plus, de manière au moins indirecte, leurs pratiques culturelles et de loisirs. Néanmoins, l'éloignement de la famille, du pays d'origine, et la volonté de se recréer un cercle affectif rassurant rendent la pratique de certaines activités solitaires et culturelles moins fréquentes à l'étranger. En tous les cas, c'est parce que les étudiants Erasmus sont, en moyenne, d'origine sociale plus élevée que leurs confrères sédentaires, qu'ils adopteront un mode de vie "stylisé", "narré"¹⁰. Ceci les conduit à rechercher le pittoresque et à définir leur expérience comme unique et formatrice. Le "nous" Erasmus se définit et s'affirme ainsi dans la différence. Le fait de se distinguer en s'éloignant de certains modèles de relations intergénérationnelles et de stabilité, couplé à une valorisation par les pouvoirs publics de ce type de mobilité, tendent à faire oublier aux étudiants Erasmus les difficultés associées à leur déplacement.

Erasmus :

Un séjour d'étude avant tout !

La sociabilité étudiante ne peut pas, pour autant, être séparée des conditions et rythmes de travail, pas plus que de l'organisation des études : c'est pour cela que nous avons affaire, dans notre population, à une assez grande diversité de comportements. Certains des étudiants partent dans le cadre de leur Master ; ils ont assez peu de cours et un important travail personnel à effectuer, au contraire de leurs homologues qui

partent en Licence. Les raisons et les motifs pour lesquels ils ont décidé de partir, influent également sur leur comportement sociable, une fois dans le pays d'accueil. En effet, si le départ est explicitement une stratégie de distinction par rapport à un projet précis ou s'il est la résultante d'une volonté de faire une "pause", la nature et surtout le nombre des fréquentations vont varier considérablement, même si nous pouvons relever des caractéristiques communes à l'ensemble des étudiants interrogés.

Les études ne représentent pas une part marginale de la vie de ces étudiants, car c'est sur elles que portent en premier lieu leur regard, leur curiosité et que se cristallisent leurs remarques et critiques. En effet, les étudiants Erasmus donnent du sens à leur formation. Par l'énergie qu'ils déploient à la constitution et la concrétisation de leur projet, par l'insertion dans un groupe statutaire, et par le "retour sur investissement" que bien souvent ils obtiennent, ils ont un vécu assez éloigné de celui de l'étudiant qui coexiste avec l'université. Le programme Erasmus permet, en effet, à des étudiants dans des filières massifiées, de donner du sens aux apprentissages et de construire un rapport personnel au savoir positif. Ainsi, l'université semble être un noyau sans frontières hermétiques, qui reste le lieu central de l'expérience des étudiants Erasmus, par le temps qu'ils y passent, par la manière dont ils l'investissent, dont ils la scrutent et l'observent. Un noyau sans frontières, car le séjour Erasmus est aussi investi par d'autres désirs, notamment celui du voyage et de la rencontre.

Une sociabilité conformiste et des loisirs socialement construits

Centrée sur le vécu des étudiants Erasmus, notre recherche rappelle le fait que le déplacement, le voyage ne sont pas toujours synonymes d'ouverture et ne sont pas contradictoires avec une logique d'isolement spatial. Les étudiants Erasmus élaborent des modes de vie qui les isolent dans un entre-soi confortable. Comme l'ensemble de la population étudiante, ils fréquentent quasi-exclusivement d'autres étudiants. C'est à partir du lieu de résidence que se développent les amitiés. Et ce sont les cours de

langues offerts par l'université qui en élargissent le cercle. Pour les étudiants Erasmus, il semblerait qu'existent des "cercles" d'étudiants¹¹, un "milieu" au sens de *subculture*, c'est-à-dire un ensemble d'individus qui partagent, un temps donné, un statut commun qui les définit, les unit. Lors des repas et des soirées, les étudiants Erasmus ont ainsi tendance à s'associer à d'autres personnes qui possèdent ce même statut. Les étudiants Erasmus semblent adhérer aussi à un ensemble de valeurs et de normes distinctes de celles de la société d'accueil et ont un style de vie qu'ils pensent commun. Néanmoins, il s'agit bien d'un cercle qui s'auto-définit, s'auto-identifie, beaucoup plus qu'un groupe, au sens de partage de conditions matérielles, de caractéristiques culturelles objectives.

Lors des déplacements et des voyages, les cercles d'étudiants Erasmus sont majoritairement cosmopolites, avec une claire dominance pour les alliances Erasmo-Erasmus et une présence relativement rare des "locaux". Les groupes d'amitié Erasmus ne se forment pas non plus au hasard des nationalités. Si nous nous intéressons à la structure du réseau d'amitiés, nous pouvons distinguer des divergences de relations réciproques, avec des agrégations dépendantes des nationalités en présence et des rythmes de vie qui leur sont associés. Une est constituée de "latins" (Italiens, Espagnols, Portugais) et une autre d'étudiants britanniques relativement isolés¹². Ces relations amicales entre étudiants seront d'autant plus fréquentes que ces derniers vivent ensemble dans des logements universitaires ou privés. Dans le rapprochement des étudiants Erasmus par aires géographiques, on lit leur volonté de se "recréer une famille", selon leurs propre expression. Ils auront donc un réseau plus riche du point de vue du nombre de relations électives que leurs condisciples sédentaires, puisqu'ils passeront –indubitablement ! – moins de temps avec leurs parents que les étudiants restés dans leur université d'origine, en raison de la distance qui les sépare du foyer familial. Toutefois, l'indépendance résidentielle ne signifie pas l'autonomie affective et encore moins financière. La distance géographique n'empêche pas l'intensité des relations intergénérationnelles chez ces étu-

dians. Ce sont souvent la force des liens et l'assurance de leur maintien qui permettent le voyage.

L'intensité des voyages fluctue au gré des ressources économiques et temporelles des étudiants, variables selon les nationalités et les disciplines d'études. Suivant la mobilité interne et le niveau de développement économique des pays participant au programme, les étudiants Erasmus n'ont pas la même expérience touristique. Ceux de milieux favorisés ponctuent assez tôt leur séjour de voyages, durant les week-ends notamment, tandis que ceux d'origine modeste décident plutôt, à l'issue de leur

Les déplacements dans leur quantité, mais surtout dans leurs formes, sont ainsi étroitement liés aux ressources possédées, qu'elles soient économiques, en première instance, mais aussi sociales et migratoires, en dernière instance. Notre enquête par questionnaire nous permet de quantifier et de relever la significativité des différences d'intensité des voyages, en fonction de l'origine géographique et disciplinaire des étudiants Erasmus. A l'université de Provence, où les étudiants Erasmus d'origine sociale modeste sont les plus nombreux et où il y a peu de cursus scientifiques, d'ingénierie et de gestion, les étudiants qui évoquent plus de trois voyages

		Université de Provence	Université de Turin	Université de Bristol	Ensemble
Régions	Aucune autre région	11,6	11,1	14,6	12,1 (N=44)
	Moins de 3 autres régions	47,1	40,1	15,8	37,6 (N=137)
	Plus de 3 autres régions	41,3	48,8	69,6	50,3 (N=183)
	Total	100 (N=155)	100 (N=127)	100 (N=82)	100 (N=364)
Pays voisins	Aucun autre pays	62,6	41,0	35,4	48,9 (N=44)
	Moins de 3 autres pays	34,8	51,7	47,6	40,9 (N=137)
	Plus de 3 autres pays	2,6	7,3	17,0	10,2 (N=183)
	Total	100 (N=155)	100 (N=127)	100 (N=82)	100 (N=364)

Tableau 3. Répartition (en pourcentage) des étudiants sortant des universités selon le nombre et le type de voyages effectués durant le séjour Erasmus (2004-2005)

séjour, de rester pour travailler et voyager. Les étudiants partis pour échapper à une insertion professionnelle difficile dans leur pays d'origine, et ceux de retour sur les lieux de la mémoire familiale ou partis pour se détacher des pressions et de la compétition scolaire, n'auront pas les mêmes pratiques et comportements à l'étranger. Contrairement à la fréquence et à la variété des voyages des étudiants bristolien, les étudiants turinois, par exemple, semblent s'être déplacés relativement moins et surtout moins loin.

dans différentes régions du pays d'accueil sont nettement moins nombreux qu'à l'université de Turin et surtout qu'à l'université de Bristol (cf. Tableau 3). Les Provençaux sont 2,6% à avoir visité plus de deux autres pays voisins lors de leur séjour, alors qu'ils sont plus de 15% chez les bristolien.

De manière générale cependant, le séjour Erasmus fonctionne comme une période moratoire, de répit, du fait de l'éloignement momentané de multiples pressions scolaires et fami-

liales et des centres de décisions pour l'avenir qui restent locaux. Ce n'est donc pas un hasard si les pratiques festives et les voyages, sont largement présents dans le quotidien des étudiants Erasmus. A l'étranger, les activités scolaires et non-scolaires s'entremêlent, l'étudiant Erasmus des universités expérimente la solidarité des groupes statutaires qui rendent les affinités électives sécurisantes. Le rôle que joue l'alcool dans les modes de sociabilité étudiants a été bien décrit par Masse (2002) dans son article sur les rites scolaires et festifs dans les Grandes Ecoles. La vie sociale des étudiants Erasmus semble pareillement marquée par un puissant unanimité, absent des universités massifiées. La forte cohésion autour des valeurs de la mobilité, la similarité des profils et le caractère enchanté de l'expérience exprimés par les enquêtés, nous rapprochent des sentiments de ferveur et d'idéalisation caractéristiques des rites initiatiques. En cela, le vécu des étudiants mobiles des universités s'apparente davantage au vécu des élèves de filières sélectives, qu'à celui de leurs homologues sédentaires.

Une tension grandissante entre demande de coopération et concurrence en Europe

Dans ce contexte, quelle socialisation, quels apprentissages découlent du développement des mobilités institutionnalisées en Europe ? L'international, de manière manifeste ou latente, met en concurrence les lieux d'origines, les destinations et les appartenances sociales multiples. C'est pourquoi il existe une certaine ambiguïté dans les discours autour des apprentissages académiques, scolaires de la mobilité étudiante. Dans les discours des enseignants, la forme de l'apprentissage du séjour Erasmus semble prendre l'ascendant sur le contenu : sont davantage jugés un savoir-être, un savoir-voyager, qu'un savoir scolaire. Mais la difficulté ne réside pas tant dans le fait de privilégier ces savoirs, par rapport à l'apprentissage disciplinaire, formel, que dans l'absence de

critères permettant cette évaluation dans le schéma d'évaluation ECTS¹³.

Bien que le programme Erasmus soit arrivé à sa vingtième année d'existence et que le système ECTS ait été mis en place, en 1998, pour faciliter les conversions de notes, les enseignants continuent à "bricoler", à partir de "grilles" comparatives, établies en fonction de leur connaissance des autres systèmes de notations des universités européennes avec lesquelles ils ont établi des contrats. A Bristol, bien souvent, la difficulté à évaluer les acquis et la légitimité contestée en matière d'apprentissage disciplinaire du séjour Erasmus par certains enseignants, a été réglée formellement par la prolongation d'une année d'étude. A Turin et à Aix-Marseille, où le séjour est inclus dans les parcours de formation, les étudiants évoquent continuellement des problèmes¹⁴ dûs, selon leurs termes, à "l'orgueil" de certains professeurs. "L'orgueil" cache en fait des rapports de forces entre des savoirs, des courants disciplinaires et leurs degrés de notoriété.

Le séjour Erasmus est rarement au cœur de projets "cognitifs" ou pédagogiques des départements. Le processus d'apprentissage n'est pas souvent impulsé par la dynamique de pratiques collectives. Sachant qu'il est difficile de résoudre le problème de l'arbitraire des classements et des découpages du savoir scolaire, ainsi que celui de la diversité de ses modalités de transmission et d'évaluation, les étudiants comme les enseignants préfèrent se tourner vers une valorisation d'un apprentissage expérientiel, dont l'évaluation n'est assurée que subjectivement par l'intéressé lui-même. La tension existante entre la demande de coopération en éducation et la concurrence à la base de l'économie capitaliste, autorisent les professeurs à des interprétations multiples liées, notamment, à la place des pays et des savoirs sur une échelle bien souvent évolutionniste. Les choix qu'opèrent les responsables pédagogiques et administratifs et les étudiants Erasmus, en matière d'échanges, reposent souvent sur le postulat sous-jacent d'une supériorité de certains modèles ou courants déjà existants.

La mobilité transnationale ne fait donc pas disparaître l'effet des frontières sur les situations disciplinaires. De la même façon, le brassage

des nationalités, loin de produire des milieux scolaires “anationaux”, constitue, au contraire, la nationalité en principe de hiérarchisation universitaire, parfois explicitement mais, plus souvent, implicitement. Voici ce qu’écrivait Genin (1989, p. 6) dans sa recherche sur le Programme Erasmus en Sciences politiques : « *Un pays insuffisamment développé ne possède pas de structure d’enseignement supérieur de haut niveau. Le problème se pose en Europe avec des pays comme : la Grèce, le Portugal, le Luxembourg et même l’Italie. [...] Sur une perspective de plusieurs dizaines d’années, l’écart de développement (sic) ne fera que se creuser* ». L’auteur voit donc l’avènement des programmes de mobilité comme un moyen d’éviter ce “risque”.

Conclusion

Dans un enseignement supérieur européen de plus en plus concurrentiel, les pays ne partent pas sur un pied d’égalité. La diversité des nationalités qui composent le groupe des étudiants Erasmus est, entre autres, diversité des points de départ nationaux, et donc des conditionnements, des trajectoires et des perspectives objectives d’avenir. Pas plus que les étudiants “sédentaires”, les étudiants “mobiles” ne constituent un groupe homogène, mais plutôt un ensemble fractionné d’étudiants inscrits dans des circuits institutionnels et sociaux différents. L’homogénéité des situations, des niveaux d’études, des origines sociales (dans une moindre mesure), ne suffit pas à épuiser les principes de l’hétérogénéité de la population des étudiants Erasmus. Le départ à l’étranger est un choix qui se fait par rapport à d’autres alternatives possibles, et l’éventail de ces choix est déterminé au sein des structures universitaires et professionnelles nationales et locales. Ce sont donc les histoires collectives nationales qui permettent de comprendre les différences de stratégies éducatives, migratoires, et professionnelles des étudiants Erasmus.

La mobilité institutionnalisée participe à l’intensification de la culture migratoire dans une société qui s’internationalise. Elle engendre, par

ailleurs, des stratégies d’apprentissage, aussi bien individuelles qu’institutionnelles, toujours plus précoces et variées. Nous ne pouvons donc lire le développement des programmes communautaires de mobilité indépendamment des nouvelles compositions sociales des flux migratoires et d’une certaine “mondialisation” de l’économie. Les étudiants Erasmus, comme de plus en plus d’institutions d’enseignement supérieur, développent des stratégies et des pratiques qui légitiment des logiques d’adaptabilité, de flexibilité, à la base de nombreuses politiques européennes, et une idéologie de la concurrence censée apporter efficacité et stabilité sur le vieux continent.

Notes

- ¹ Les « fuori corsi » sont les étudiants inscrits dans une discipline, au-delà du nombre d’années théoriquement requises pour l’obtention d’un diplôme. En Italie, à l’université, chaque étudiant décide du nombre d’examens qu’il souhaite passer chaque trimestre, l’inscription l’année suivante n’étant pas subordonnée à un quelconque rendement scolaire.
- ² Stroud, D., Taylor, C. & Smetherham, C. (2005). *Independent Study into the Devolution of the Student Support System and Tuition Fee Regime : A Review of Research on Student Support Systems and Tuition Fee Regimes, with a special focus on Wales*, July 2004, set up by Ms Jane Davidson, the Welsh Assembly Government Minister for Education and Lifelong Learning
Recueil d’articles in *The Guardian*, don’t: <http://www.guardian.co.uk/education/2007/feb/14/highereducation.accesstouniversity1>
http://www.ucas.ac.uk/website/news/media_releases/2008/2008-04-23
- ³ Maiworm, F. & Teichler, U. (1997). *The Erasmus Experience: Major Findings of The ERASMUS Evaluation Research Project*. Luxembourg : Office for official publication of European Communities.
- ⁴ La “non prolongation” signifie que les étudiants qui ont effectué un séjour à l’étranger n’ont pas, pour l’obtention de leur diplôme, prolongé le temps “normalement” requis pour sa possession. Par contre, il y aura “prolongation” lorsque, par exemple, un étudiant parti pour sa licence devra faire une quatrième année afin de l’obtenir dans sa totalité.

- ⁵ Cammelli, A. (2001) – *A cura di* – I laureati ERASMUS/SOCRATES anno 1999 : Origine sociale, curriculum studiorum, Condizione occupazionale. Osservatorio Statistico dell'università degli Studi di Bologna, Febbraio 2001.
- ⁶ Pour éviter un certain nombre de problèmes relatifs à la confusion entre métier, emploi, statut, etc. par les étudiants et augmenter nos probabilités d'obtenir une réponse précise et comparable entre les pays, nous avons multiplié les questions sur l'activité des parents et leurs diplômes respectifs, ainsi que demandé à l'étudiant de cocher une catégorie d'appartenance des professions indiquées. Par la suite nous avons utilisé une grille unique (celle des PCS de l'INSEE en 6 postes) pour éviter les problèmes de comparabilité des nomenclatures entre les pays.
- ⁷ EUROSTUDENT : social and economic conditions of student life in Europe 2005, joint project coordinated by HIS (Hochschul Informations System), Hannover 2005, Germany.
<http://www.his.de/eurostudent/report2005.pdf>
- ⁸ Ces données proviennent d'un ajournement – automne 2004 – de la banque de données de *Istituto IARD* construites sur un échantillon représentatif de la population italienne. Buzzi, C., Cavalli, A. & De Lillo, A. (2002). *Giovani del nuovo secolo. Quinto rapporto IARD sulla condizione giovanile in Italia*, Il Mulino, "Studi e ricerche". Selon les données de l'institut IARD, 12 millions d'Italiens entre 15 et 34 ans (environ 82% de la population "jeune" nationale) sont partis en vacances, au moins quatre jours, dans les douze derniers mois qui ont précédé l'enquête. Mais concernant les destinations, parmi eux, 53% n'ont pas passé la frontière, 19% se sont rendus en Europe, et seulement 10% dans un pays extracommunautaire (18% déclarent ne pas être allés en vacances). C'est donc encore l'Italie qui est la destination préférée des jeunes italiens. Ceux qui privilégient les voyages internationaux, nous disent les auteurs de l'étude, ont souvent aux alentours de trente ans, et ceux qui ont choisi l'Europe sont à 43% encore étudiants.
- ⁹ Avec, en tête, le baccalauréat littéraire, étant donné la composition disciplinaire de cette population.
- ¹⁰ Mode de vie où l'importance de la parole (du dire) prime sur les actes (le faire). Lors des entretiens, nous avons constaté chez les étudiants Erasmus une sorte de plaisir à jouer avec le langage, à raconter et à se raconter.
- ¹¹ La notion de cercle est intéressante car elle désigne à la fois une « *courbe dont tous les points sont situés à égale distance d'un point fixe, le centre* », « *ce qui constitue l'étendue, la limite* », « *une succession d'actes, de faits, de pensées* », « *un groupement de personnes réunies pour un but particulier* » et par extension (cercle vicieux) une situation dans laquelle on se retrouve enfermé, selon le dictionnaire Larousse 1994. Elle permet de rappeler ainsi l'existence et la permanence des centres, des frontières, des pouvoirs et des affinités sélectives à la base des réseaux.
- ¹² Il convient de préciser que ce constat porte sur les relations internationales qui sont surreprésentées, c'est-à-dire celles qui sont plus fréquentes que la distribution aléatoire. Car il existe des liens d'amitié entre quasiment toutes les nationalités.
- ¹³ Acronyme anglais du Système européen de Transfert de Crédits qui assure la transparence à l'aide des crédits ECTS. Ceux-ci représentent, sous la forme d'une valeur numérique (entre 1 et 60) affectée à chaque unité de cours, le volume de travail que l'étudiant est supposé fournir pour chacune d'entre elles. Ils expriment la quantité de travail que chaque unité de cours requiert par rapport au volume global de travail nécessaire pour réussir une année d'études complète dans l'établissement, c'est-à-dire : les cours magistraux, les travaux pratiques, les séminaires, les stages, les recherches ou enquêtes sur le terrain, le travail personnel, ainsi que les examens ou autres modes d'évaluation éventuels. La transparence est également assurée par le dossier d'information, le relevé de notes et le contrat d'études.
- ¹⁴ Refus de certains professeurs de valider une note obtenue à l'étranger pour un enseignement qu'ils estiment trop différent du leur, relevé de notes incohérent avec les résultats ou les matières passées à l'étranger, laxisme ou au contraire sévérité des évaluations à l'étranger, etc.

Références

- Ackers, L. (2005). Scientific Migration within the EU. *The European Journal of Social Science Research*, 18(3), 275-276.
- Ballatore, M. (2006). Le programme Erasmus en France, en Italie et en Angleterre : sélection des étudiants et compétences migratoires. Pressions sur l'enseignement supérieur au Nord et au Sud, *Cahiers de la*

- Recherche sur l'Éducation et les Savoirs*, n° 5, 215-239.
- Ballatore, M. & Blöss, T. (2008). Affinité sélective entre établissements et reproduction sociale des étudiants : l'autre réalité du programme Erasmus. *Formation-emploi*, n° 103, 57-75.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Editions de Minuit.
- Brandi, M.C. (2001). Evoluzioni degli studi sulle skilled migration : brain drain e mobilità. *Migration Studies*, 38 (141), 75-93.
- Duru-Bellat, M. (2006). *L'inflation scolaire : les désillusions de la méritocratie*. Paris : Seuil.
- Felouzis, G. (2008). Des mondes incertains : les universités, les diplômés et l'emploi. *Formation-emploi*, n° 101, 135-147.
- Genin, M.-A. (1989). *Le programme ERASMUS*. Thèse de doctorat en Science politique (Dir. B. Chélini), IEP, Université Aix-Marseille III.
- Jobert, A. (1995). Un paradoxe italien : le chômage des jeunes diplômés. *Sociologie du travail*, n° 4, 697-714.
- Maiworm, F. & Teichler, U. (1996). *Study Aboard and Early Career: Experiences of Former Erasmus Students*. London : J. Kingsley Publishers.
- Masse, B. (2002). Rites scolaires et rites festifs : les manières de boire dans les grandes écoles. *Sociétés contemporaines*, n° 47, 101-129.
- Meyer, J.B., Kaplan, D. & Charum, J. (2001). Nomadisme des scientifiques et nouvelles géopolitique du savoir. *Revue Internationale des Sciences Sociales*, n° 168, 341-354.
- Morano-Foadi, S. (2006). Key issues and causes of the Italian Brain Drain. *Innovation : The European Journal of Social Science Research*, 19 (2), 209-223.
- Paul, J.-J., Murdoch, J. & Zanzala, J. (2000). Sélection à l'entrée des universités et emploi : une comparaison entre le Royaume-Uni et la France. *Economie Publique, études et recherche*, n° 5, 121-144.
- Scherer, S. (2005). Patterns of Labour Market Entry - Long wait or career Instability ? An Empirical Comparison of Italy, Great Britain and West Germany. *European Sociological Review*, 21 (5), 427-440.
- Tarrius, A., (2000). *Les Nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*. La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.
- Trow, M. (1989). L'enseignement supérieur aux Etats-Unis et au Royaume-Uni : perspectives comparatives. *Sociologie du travail*, 31 (4), 493-511.
- Wagner, A.C. (1998). *Les nouvelles élites de la mondialisation ; une immigration dorée en France*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rapports et statistiques disponibles sur Internet
- International Student Mobility. Report by the Sussex Centre for Migration Research, University of Sussex, and the Center for Applied Population Research, University of Dundee, July 2004.
- ISTAT, 2005. La situazione del Paese nel 2004: rapporto annuale.
- OCDE, 1996-2007. Regards sur l'éducation : synthèse annuelle.
- SESTAT. The Scientists and Engineers Statistical Data System is a comprehensive and integrated system of information about the employment, educational and demographic characteristics of scientists and engineers in the United States : <http://sestat.nsf.gov/>
- Statistiques de la commission européenne : <http://ec.europa.eu/>
- Statistiques officielles de l'OCDE : <http://oecd.org/statsportal/>
- Réseau d'information sur l'éducation en Europe : <http://www.eurydice.org/>
- Statistiques de l'union européenne : <http://epp.eurostat.ec.europa.eu>

Faire Savoirs

n° 8 - décembre 2009

Sciences humaines et sociales en région PACA



Mobilité et métropolisation en Région PACA

Quels transports pour demain ?

Coordination :
Xavier Godard & Michel Quercy

thèses

Lauren Andres

*La ville mutable
Le cas de la friche de la Belle de Mai*

Magali Ballatore

*L'expérience de mobilité des étudiants Erasmus :
les usages inégaux d'un programme d'échange
Une comparaison France/Angleterre/Italie*

Virginie Avezou-Boutry

*Acculturation, niche de développement et d'apprentissage
et adaptation scolaire des pré-adolescents marseillais d'origine
comorienne*

lecture

Les Gitans par Marc Bordigoni

Jacques Guilhaumou